

« Tombouctou » de Guy de Maupassant (1885)

Dans cette nouvelle réaliste de Maupassant, un lieutenant raconte à un ami, comment il a fait la rencontre d'un tirailleur africain lorsqu'il commandait une troupe disparate, lors de la guerre de 1871. Le soldat noir était le plus grand des tirailleurs africains, le plus respecté. Comme son nom était imprononçable, le lieutenant le surnomma très vite Tombouctou. Cet extrait est l'incipit de la nouvelle.

Le boulevard, ce fleuve de vie, grouillait dans la poudre d'or du soleil couchant. Tout le ciel était rouge, aveuglant ; et, derrière la Madeleine, une immense nuée flamboyante jetait dans toute la longue avenue une oblique averse de feu, vibrante comme une vapeur de brasier.

5 La foule gaie, palpitante, allait sous cette brume enflammée et semblait dans une apothéose. Les visages étaient dorés ; les chapeaux noirs et les habits avaient des reflets de pourpre ; le vernis des chaussures jetait des flammes sur l'asphalte des trottoirs.

Devant les cafés, un peuple d'hommes buvait des boissons brillantes et colorées qu'on aurait prises pour des pierres précieuses fondues dans le cristal.

10 Au milieu des consommateurs aux légers vêtements plus foncés, deux officiers en grande tenue faisaient baisser tous les yeux par l'éblouissement de leurs dorures. Ils causaient, joyeux, sans motif, dans cette gloire de vie, dans ce rayonnement radieux du soir ; et ils regardaient contre la foule, les hommes lents et les femmes pressées qui laissaient derrière elles une odeur savoureuse et troublante.

Guy de Maupassant, « Tombouctou », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885).

« Le Père » de Guy de Maupassant (1885)

François Tessier, un jeune employé du ministère de l'Instruction publique, séduit une jeune fille naïve puis l'abandonne quand il apprend qu'elle est enceinte. Des années après, il reconnaît Louise dans un parc parisien, accompagnée d'un enfant qu'il devine être son fils.

Il revint au parc Monceau chaque dimanche. Chaque dimanche il la voyait, et chaque fois une envie folle, irrésistible, l'envahissait, de prendre son fils dans ses bras, de le couvrir de baisers, de l'emporter, de le voler.

5 Il souffrait affreusement dans son isolement misérable de vieux garçon sans affections ; il souffrait une torture atroce, déchiré par une tendresse paternelle faite de remords, d'envie, de jalousie, et de ce besoin d'aimer ses petits que la nature a mis aux entrailles des êtres.

Il voulut enfin faire une tentative désespérée et, s'approchant d'elle, un jour, comme elle entra au parc, il lui dit, planté au milieu du chemin, livide les lèvres secouées de frissons :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

10 Elle leva les yeux, le regarda, poussa un cri d'effroi, un cri d'horreur, et, saisissant par les mains ses deux enfants, elle s'enfuit, en les traînant derrière elle.

Il rentra chez lui pour pleurer.

Guy de Maupassant, « Le Père », *Contes du jour et de la nuit* (1885)

« La Parure » de Guy de Maupassant (1885)

Mathilde Loisel est la jeune épouse d'un employé du ministère de l'Instruction publique. Elle se sent faite pour le grand monde et vit comme un déclassé sa vie modeste.

Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

5 Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : « Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela... » , elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu
10 d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Guy de Maupassant, « La Parure », *Contes du jour et de la nuit* (1885)

« Histoire vraie » de Guy de Maupassant (1885)

De retour de la chasse, lors d'une soirée arrosée, M. de Varnetot prend la parole pour raconter une « drôle d'histoire » de jeunesse. A vingt-cinq ans, il s'ennuyait dans son château : il remarqua alors une jeune servante au service de son voisin. Il l'échangea contre une jument que son voisin convoitait, pour mieux vivre sa passion. Bientôt, il s'en lassa et, lorsqu'elle lui apprit qu'elle était enceinte, il chercha à s'en débarrasser. Ce passage est un extrait de l'incipit.

Ils avaient chassé tout le jour sur les terres de maître Blondel, le maire d'Éparville, et ils mangeaient maintenant autour de la grande table, dans l'espace de ferme-château dont était propriétaire leur hôte.

Ils parlaient comme on hurle, riaient comme rugissent les fauves, et buvaient
5 comme des citernes, les jambes allongées, les coudes sur la nappe, les yeux luisants sous la flamme des lampes, chauffés par un foyer formidable qui jetait au plafond des lueurs sanglantes ; ils causaient de chasse et de chiens. Mais ils étaient, à l'heure où d'autres idées viennent aux hommes, à moitié gris, et tous suivaient de l'œil une forte fille aux
10 joues rebondies qui portait au bout de ses poings rouges les larges plats chargés de nourritures.

Soudain un grand diable qui était devenu vétérinaire après avoir étudié pour être prêtre, et qui soignait toutes les bêtes de l'arrondissement, M. Séjour, s'écria :

— Crébleu, maît' Blondel, vous avez là une bobonne qui n'est pas piquée des vers.
Et un rire retentissant éclata.

Guy de Maupassant, « Histoire vraie », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885)

« Un lâche » de Guy de Maupassant (1885)

Le vicomte Gontran-Joseph de Signoles est un homme soucieux de son honneur : un soir, il défie en duel un inconnu qui a une attitude insolente envers une de ses amies. Cet extrait est la chute de la nouvelle : le matin du duel au pistolet, le beau Signoles se prépare...

S'il n'avait pas, devant l'autre, la tenue noble et calme qu'il faut, il serait perdu à tout jamais. Il serait taché, marqué d'un signe d'infamie, chassé du monde ! Et cette tenue calme et crâne, il ne l'aurait pas, il le savait, il le sentait. Pourtant il était brave, puisqu'il voulait se battre !... Il était brave, puisque... - La pensée qui l'effleura ne s'acheva même pas dans son esprit ; mais, ouvrant la bouche toute grande, il s'enfonça brusquement, jusqu'au fond de la gorge, le canon de son pistolet, et il appuya sur la gâchette...

5

Quand son valet de chambre accourut, attiré par la détonation, il le trouva mort, sur le dos. Un jet de sang avait éclaboussé le papier blanc sur la table et faisait une grande tache rouge au-dessous de ces quatre mots :

10

"Ceci est mon testament."

Guy de Maupassant, « Un Lâche », *Contes du jour et de la nuit* (1885)

« Le Bonheur » de Guy de Maupassant (1885)

Suzanne de Sirmont est une jeune femme de la noblesse lorraine. Séduite par un sous-officier du régiment de hussards que commande son père, elle s'enfuit avec lui en Corse.

On n'avait rien deviné, rien pressenti. Un soir, comme le soldat venait de finir son temps, il disparut avec elle. On les chercha, on ne les retrouva pas. On n'en eut jamais des nouvelles et on la considérait comme morte.

Et je la retrouvais ainsi dans ce sinistre vallon.

5 Alors je repris à mon tour :

— Oui, je me rappelle bien. Vous êtes mademoiselle Suzanne.

Elle fit « oui », de la tête. Des larmes tombaient de ses yeux. Alors, me montrant d'un regard le vieillard immobile sur le seuil de sa mesure, elle me dit :

— C'est lui.

10 Et je compris qu'elle l'aimait toujours, qu'elle le voyait encore avec ses yeux séduits.

Je demandai :

— Avez-vous été heureuse au moins ?

Elle répondit, avec une voix qui venait du cœur :

15 — Oh ! oui, très heureuse. Il m'a rendue très heureuse. Je n'ai jamais rien regretté.

Guy de Maupassant, « Le Bonheur », *in Contes du jour et de la nuit*, (1885)

« Une vendetta » de Guy de Maupassant (1885)

En Corse, la veuve Saverini vit seule avec son fils Antoine et sa chienne Sémillante. Quand le jeune homme se fait tuer traîtreusement par Nicolas Ravolati, la vieille femme songe à une vengeance.

5 Toute seule, tout le long du jour, assise à sa fenêtre, elle regardait là-bas en songeant à la vengeance. Comment ferait-elle sans personne, infirme, si près de la mort ? Mais elle avait promis, elle avait juré sur le cadavre. Elle ne pouvait oublier, elle ne pouvait attendre. Que ferait-elle ? Elle ne dormait plus la nuit, elle n'avait plus ni repos ni apaisement, elle cherchait, obstinée. La chienne, à ses pieds, sommeillait, et, parfois, levant la tête, hurlait au loin. Depuis que son maître n'était plus là, elle hurlait souvent ainsi, comme si elle l'eût appelé, comme si son âme de bête, inconsolable, eût aussi gardé le souvenir que rien n'efface.

10 Or, une nuit, comme Sémillante se remettait à gémir, la mère, tout à coup, eut une idée, une idée de sauvage vindicatif et féroce. Elle la médita jusqu'au matin ; puis, levée dès les approches du jour, elle se rendit à l'église. Elle pria, prosternée sur le pavé, abattue devant Dieu, le suppliant de l'aider, de la soutenir, de donner à son pauvre corps usé la force qu'il lui fallait pour venger le fils.

Guy de Maupassant, « Une Vendetta », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885)

« Coco » de Guy de Maupassant (1885)

Dans l'opulente ferme normande des Lucas, le vieux cheval Coco est confié aux bons soins d'un garçon de ferme de quinze ans, Isidore Duval, surnommé Zidore.

L'animal, presque perclus, levait avec peine ses jambes lourdes, grosses des genoux et enflées au-dessus des sabots. Ses poils, qu'on n'étrillait plus jamais, avaient l'air de cheveux blancs, et des cils très longs donnaient à ses yeux un air triste.

5 Quand Zidore le menait à l'herbe, il lui fallait tirer sur la corde, tant la bête allait lentement ; et le gars, courbé, haletant, jurait contre elle, s'exaspérant d'avoir à soigner cette vieille rosse.

Les gens de la ferme, voyant cette colère du goujat contre Coco, s'en amusaient, parlaient sans cesse du cheval à Zidore, pour exaspérer le gamin. Ses camarades le plaisantaient. On l'appelait dans le village Coco-Zidore.

10 Le gars rageait, sentant naître en lui le désir de se venger du cheval. C'était un maigre enfant haut sur jambes, très sale, coiffé de cheveux épais, durs et hérissés. Il semblait stupide, parlait en bégayant, avec une peine infinie, comme si les idées n'eussent pu se former dans son âme épaisse de brute.

Guy de Maupassant, « Coco », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885)

« La Main » de Guy de Maupassant (1885)

Le magistrat Bermutier raconte à un groupe de femmes sa rencontre avec un aventurier anglais excentrique, sir John Rowell, quand il était juge d'instruction en Corse. Lors d'une conversation à propos de la chasse, le juge aperçoit un étrange trophée dans le salon de l'Anglais.

Mais, au milieu du plus large panneau, une chose étrange me tira l'œil. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Je m'approchai : c'était une main, une main d'homme. Non pas une main de squelette, blanche et propre, mais une main noire desséchée, avec les ongles jaunes, les muscles à nu et des traces de sang ancien, de sang
5 pareil à une crasse, sur les os coupés net, comme d'un coup de hache, vers le milieu de l'avant-bras.

Autour du poignet, une énorme chaîne de fer, rivée, soudée à ce membre mal propre, l'attachait au mur par un anneau assez fort pour tenir un éléphant en laisse.

Je demandai :

10 — Qu'est-ce que cela ?

L'Anglais répondit tranquillement :

— C'était ma meilleur ennemi. Il vené d'Amérique. Il avé été fendu avec le sabre et arraché la peau avec une caillou coupante, et séché dans le soleil pendant huit jours. Aoh, très bonne pour moi, cette.

15 Je touchai ce débris humain qui avait dû appartenir à un colosse. Les doigts, démesurément longs, étaient attachés par des tendons énormes que retenaient des lanières de peau par places. Cette main était affreuse à voir, écorchée ainsi, elle faisait penser naturellement à quelque vengeance de sauvage.

Guy de Maupassant, « La Main », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885)

« Le Gueux » de Guy de Maupassant (1885)

Dans la campagne normande, un pauvre estropié surnommé “Cloche” mendie de hameau en hameau.

C’était en décembre, un vent froid courait sur les champs, sifflait dans les branches nues ; et les nuages galopèrent à travers le ciel bas et sombre, se hâtant on ne sait où. L’estropié allait lentement, déplaçant ses supports l’un après l’autre d’un effort pénible, en se calant sur la jambe tordue qui lui restait, terminée par un pied bot et chaussé d’une
5 loque.

De temps en temps, il s’asseyait sur le fossé et se reposait quelques minutes. La faim jetait une détresse dans son âme confuse et lourde. Il n’avait qu’une idée : « manger », mais il ne savait par quel moyen.

Pendant trois heures, il peina sur le long chemin ; puis, quand il aperçut les arbres
10 du village, il hâta ses mouvements.

Le premier paysan qu’il rencontra, et auquel il demanda l’aumône, lui répondit :
— Te r’voilà encore, vieille pratique ! Je s’rons donc jamais débarrassés de té ?
Et *Cloche* s’éloigna. De porte en porte on le rudoya, on le renvoya sans lui rien donner. Il continuait cependant sa tournée, patient et obstiné. Il ne recueillit pas un sou.

Guy de Maupassant, « Le Gueux », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885)

« Le Petit » de Guy de Maupassant (1885)

Lemmonier est un commerçant aisé resté veuf après la mort en couches de sa femme adorée. Heureusement, son fils et son ami fidèle Duretour l'aident à surmonter son deuil.

L'enfant grandit. Le père ne pouvait plus se passer une heure de sa présence ; il rôdait autour de lui, le promenait, l'habillait lui-même, le nettoyait, le faisait manger. Son ami, M. Duretour, semblait aussi chérir ce gamin, et il l'embrassait par grands élans, avec ces frénésies de tendresse qu'ont les parents. Il le faisait sauter dans ses bras, le faisait
5 danser pendant des heures à cheval sur une jambe, et soudain, le renversant sur ses genoux, relevait sa courte jupe et baisait ses cuisses grasses de moutard et ses petits mollets ronds. M. Lemmonier, ravi, murmurait :

— Est-il mignon, est-il mignon !

Et M. Duretour serrait l'enfant dans ses bras en lui chatouillant le cou de sa
10 moustache.

Seule, Céleste, la vieille bonne, ne semblait avoir aucune tendresse pour le petit. Elle se fâchait de ses espiègleries, et semblait exaspérée par les câlineries des deux hommes. Elle s'écriait :

— Peut-on élever un enfant comme ça ! Vous en ferez un joli singe.

15 Des années encore passèrent, et Jean prit neuf ans. Il savait à peine lire, tant on l'avait gâté, et n'en faisait jamais qu'à sa tête. Il avait des volontés tenaces, des résistances opiniâtres, des colères furieuses. Le père céda toujours, accordait tout. M. Duretour achetait et apportait sans cesse les joujoux convoités par le petit, et il le nourrissait de gâteaux et de bonbons.

Guy de Maupassant, « Le Petit », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885)

« La Confession » de Guy de Maupassant (1885)

Marguerite de Thérèlle, sur le point de mourir, confesse à sa sœur Suzanne le meurtre qu'elle a commis quand elle avait douze ans : celui du fiancé de Suzanne, Henry de Sampierre, dix jours avant leur mariage.

« J'ai¹ toujours pensé, matin et soir, le jour, la nuit : Il faudra que je lui dise cela, une fois... J'attendais... Quel supplice !... C'est fait... Ne dis rien... Maintenant, j'ai peur... j'ai peur... oh ! j'ai peur ! Si j'allais le revoir, tout à l'heure, quand je serai morte... Le revoir... y songes-tu ?... La première !... Je n'oserai pas... Il le faut... Je
5 vais mourir... Je veux que tu me pardonnes. Je le veux... Je ne peux pas m'en aller sans cela devant lui. Oh ! dites-lui de me pardonner, monsieur le curé, dites-lui... je vous en prie. Je ne peux mourir sans ça...

Elle se tut, et demeura haletante, grattant toujours le drap de ses ongles crispés... Suzanne avait caché sa figure dans ses mains et ne bougeait plus. Elle pensait à lui
10 qu'elle aurait pu aimer si longtemps ! Quelle bonne vie ils auraient eue ! Elle le revoyait, dans l'autrefois disparu, dans le vieux passé à jamais éteint. Morts chéris ! comme ils vous déchirent le cœur ! Oh ! ce baiser, son seul baiser ! Elle l'avait gardé dans l'âme. Et puis plus rien, plus rien dans toute son existence !...

Le prêtre tout à coup se dressa et, d'une voix forte, vibrante, il cria :
15 — Mademoiselle Suzanne, votre sœur va mourir !

Alors Suzanne, ouvrant ses mains, montra sa figure trempée de larmes, et, se précipitant sur sa sœur, elle la baisa de toute sa force en balbutiant :

— Je te pardonne, je te pardonne, petite...

Guy de Maupassant, « La Confession », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885)

Note :

1. "J" désigne ici Marguerite, qui termine sa confession.

« Adieu » de Guy de Maupassant (1885)

Deux amis d'âge mûr devisent sur le temps qui passe. Pour illustrer son propos, Pierre raconte à Henri Simon son coup de foudre, dans sa jeunesse, pour une gracieuse jeune femme. Douze ans après, il la retrouve par hasard dans un train.

C'était elle ! cette grosse femme commune, elle ? Et elle avait pondu ces quatre filles depuis que je ne l'avais vue. Et ces petits êtres m'étonnaient autant que leur mère elle-même. Ils sortaient d'elle ; ils étaient grands déjà, ils avaient pris place dans la vie. Tandis qu'elle ne comptait plus, elle, cette merveille de grâce coquette et fine. Je l'avais
5 vue hier, me semblait-il, et je la retrouvais ainsi ! Était-ce possible ? Une douleur violente m'étreignait le cœur, et aussi une révolte contre la nature même, une indignation irraisonnée, contre cette œuvre brutale, infâme de destruction.

Je la regardais effaré. Puis je lui pris la main ; et des larmes me montèrent aux yeux. Je pleurais sa jeunesse, je pleurais sa mort. Car je ne connaissais point cette grosse dame.
10 Elle, émue aussi, balbutia :

— Je suis bien changée, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, tout passe. Vous voyez, je suis devenue une mère, rien qu'une mère, une bonne mère. Adieu le reste, c'est fini. Oh ! je pensais bien que vous ne me reconnaîtriez pas, si nous nous rencontrions jamais. Vous aussi, d'ailleurs, vous êtes changé ; il m'a fallu quelque temps pour être sûre de ne me
15 point tromper. Vous êtes devenu tout blanc. Songez. Voici douze ans ! Douze ans ! Ma fille aînée a dix ans déjà.

Guy de Maupassant, « Adieu », in *Contes du jour et de la nuit*, (1885)